

PIERRE GASCAR

# Gérard de Nerval et son temps

essai

*nrf*

GALLIMARD





•



L'OMBRE DE ROBESPIERRE.

LES SECRETS DE MAÎTRE BERNARD.

*Témoignages et essais*

CHINE OUVERTE.

VOYAGE CHEZ LES VIVANTS.

HISTOIRE DE LA CAPTIVITÉ DES FRANÇAIS EN ALLEMAGNE.

AUTO

RIMBAUD ET LA COMMUNE (coll. Idées).

*Théâtre*

LES PAS PERDUS

*Chez d'autres éditeurs*

VERTIGE DU PRESENT (*Arthaud*)

QUARTIER LATIN (*La Table Ronde*)

DANS LA FORÊT HUMAINE (*Robert Laffont*)

L'HOMME ET L'ANIMAL (*Albin Michel*)

UN JARDIN DE CURÉ (*Stock*)



## I

Au soir du 29 juillet 1830, alors que la révolution dite « les Trois Glorieuses » prend fin, des médecins, en sondant et fouillant les blessures de soldats des troupes royales tombés au cours des combats, découvrent que certains insurgés utilisaient dans leurs fusils, en guise de balles, des caractères d'imprimerie. « La lettre tue » disait saint Paul, mais il employait ce verbe au sens figuré. Il existe une relation entre la nature de ces projectiles et les causes de l'insurrection. Elle a été provoquée par la publication des Ordonnances, dont la première porte suppression de la liberté de la presse. Charles X et son Premier ministre Polignac ont voulu priver l'opposition de cette arme. C'était l'obliger à recourir aux autres, la jeter dans ces combats où les typos parisiens renvoient à qui de droit le plomb qu'ils alignaient, la veille, dans leurs composeurs.

Il y a aussi le hasard des lieux. Les locaux du journal *Le Temps*, qui a publié la protestation des journalistes contre les Ordonnances et dont, le 27, la police vient saisir les presses, sont situés à proximité de la boutique de l'armurier Lepage, un des plus importants de Paris. La foule, qui est massée devant le journal et qui crie à l'abus de pouvoir, au coup de force, n'a pas à aller loin pour trouver de quoi ponctuer son indignation. Mais les premiers combats, autour du Palais-Royal, épuisent vite cet apport initial de munitions. Le plomb commençant à manquer pour charger les excellents fusils de chasse à deux coups de Lepage, qui leur doit sa réputation, les ouvriers typographes ont l'idée de le remplacer par ces caractères

d'imprimerie que la nouvelle Ordonnance sur la presse menace de mettre au service exclusif du roi et de son gouvernement. Le corps de 10 ou de 12, qu'il soit romain, garamond ou italique, vaut largement la chevrotine.

La révolution de 1830 est la révolution des Français qui savent lire et qui ne représentent encore qu'un peu plus de la moitié de la population. Les premières statistiques, en 1837, feront apparaître une moyenne nationale de 405 illettrés sur 1000 jeunes gens appelés pour le tirage au sort, alors appliqué pour le recrutement dans l'armée. Les filles fréquentant l'école encore moins que les garçons, surtout dans les campagnes, ce chiffre doit être sensiblement majoré pour donner le taux exact de l'analphabétisme en France. Encore celui-ci est-il vraisemblablement plus élevé en 1830, sous Charles X, qu'il ne le sera sept ans plus tard, sous le règne de son successeur, moins résolument partisan de l'obscurantisme.

Sursaut de la bourgeoisie intellectuelle ou simplement libérale excédée par l'esprit ancien régime et le cléricalisme du roi, les Trois Glorieuses n'engagent qu'une très petite partie de la nation, alors que la Révolution française, bien que née dans la même classe sociale, le tiers état, avait associé le peuple tout entier à la lutte contre la féodalité et les privilèges. En 1830, nos révolutionnaires en chapeau demi-castor ne s'attaquent ni à la monarchie, ni à l'aristocratie, ni à l'Eglise en elles-mêmes ; ils s'attaquent à leurs formes outrées : au despotisme étroit de Charles X, à l'ultra-royalisme d'une partie de la noblesse, à la Congrégation, c'est-à-dire aux Jésuites. Ils se bornent à réclamer le respect de la Charte, minimum constitutionnel « magnanimement » accordé par les Bourbons, à leur retour, en 1815, et acclament La Fayette qui, en 1792, a tourné le dos à la Révolution.

On pourrait se dire que les typos et les autres ouvriers parisiens qui, dès le 27 juillet, se rangent à leurs côtés, l'arme au poing, ont vraiment du plomb et du sang à perdre. Où sont leurs intérêts, où est pour eux l'espoir d'une amélioration de leur sort, dans cette affaire ? Ils ne semblent pas se le demander. A défaut de pouvoir se battre pour plus de justice, ils se battent pour un peu plus de liberté, s'inclinant devant « l'ordre des priorités », selon la formule

des chefs de l'opposition que, pour le moment, ils sont bien obligés de prendre pour guides. Et puis, en épousant la cause de la bourgeoisie, les classes populaires se donnent l'illusion d'anticiper sur leur propre promotion. Elles se rêvent ou plutôt imaginent leurs enfants dans ces jeunes gens « de bonne famille » qui sont les vrais artisans des Trois Glorieuses.

« ... Ce ne sont pas des hommes faits, ce ne sont pas des chefs révolutionnaires connus de la foule, ce sont des jeunes gens de nos écoles de médecine, des élèves en droit, des élèves de l'École polytechnique qui, l'épée à la main, ont conduit le peuple à l'attaque du château (le Louvre et les Tuileries) », écrit P. F. Tissot, un témoin de la révolution de 1830. En attendant de pouvoir avoir un fils à Polytechnique, le maçon ou le prote parisien se fait tuer avec enthousiasme, sur l'ordre d'un jeune homme en bicorne. Il tombe, lui aussi, lors de l'attaque de la caserne de la rue de Babylone. Il s'appelle Vaneau, et l'on donnera son nom à une rue voisine. Un autre jeune homme, d'on ne sait quelle grande école, car il ne porte pas d'uniforme, est mortellement atteint, alors qu'il s'élance, seul, un drapeau tricolore à bout de bras, sur le pont qui donne accès à la place de Grève, devant l'Hôtel de Ville, et que les troupes royales tiennent sous leur feu. « Si je meurs, souvenez-vous : je m'appelle Arcole ! » a-t-il crié à ses compagnons de combat, avant de courir au-devant des balles. En réalité, il s'appelle Durocher, mais le pont prendra le nom dont il s'est baptisé, en tentant de renouveler l'exploit de Bonaparte, référence ou invocation révélatrice de la disparité et de la confusion des sentiments politiques qui animent les combattants des journées de juillet 1830.

Pour leur illustration, l'histoire ne retiendra que ces deux morts qu'on doit attribuer à l'impétuosité de la jeunesse et au goût de l'acte théâtral qu'elle montre à cette époque, plus encore qu'à toute autre. Il faut que le romantisme, pourtant encore à ses débuts, ait beaucoup de force pour avoir gagné jusqu'aux polytechniciens, ces têtes farcies d'algèbre. Entre le 26 et le 27, ils ont passé la nuit à démoucheter leurs épées et à les affûter sur les dalles des couloirs de l'École. Les fenêtres étaient ouvertes, car il faisait chaud, et les habitants du quartier de la montagne Sainte-Genève, inquiets,

ont été tenus éveillés par ce bruit dont ils n'ont pas tardé à deviner l'origine. Mais, au cours des trois journées, il ne s'agit, chez ces jeunes gens, que d'une exaltation passagère qui, s'ils y survivent, les rendra au souci de leur établissement dans une société paisible, raisonnablement hiérarchisée, d'où les prétentions de l'aristocratie, d'ailleurs sur le déclin, seront bannies et où le pouvoir temporel de l'Eglise sera ramené à de justes proportions. Louis-Philippe, à défaut de La Fayette, qu'on lui aurait préféré, quitte à se risquer, avec lui, jusqu'à la république, mais qui s'est récusé, va répondre, au début de son règne, aux aspirations des vainqueurs du 29 juillet, du moins de ceux qui accaparent ce titre, oubliant que, sans le peuple des faubourgs, la révolution aurait échoué.

Le peuple parisien a effectivement fait la révolution, mais sans espérer en tirer un grand profit, en y voyant seulement l'occasion d'un rappel de son existence, un bref retour à 1789. Le vrai romantisme des journées de Juillet est là, plus que dans le sacrifice des Vaneau et autres Durocher, qui sent terriblement le poncif. Les habitants des quartiers populaires, qui se jettent dans l'insurrection dès le 27, sans y avoir été préparés, au contraire des étudiants que des discussions clandestines ont réunis et échauffés, depuis des mois, vont lui donner un caractère improvisé et y apporter, si l'on ose dire, les beautés de l'inspiration. Elle devra quelques-uns de ses traits les plus intéressants à l'instinct du sacrilège et au sens de la dérision, qui sont le génie secret du peuple.

Il recourt, lui aussi, par moments, aux gestes théâtraux. Un grand et fort jeune homme en bourgeron prend dans ses bras le cadavre d'une femme tuée par une balle royaliste, rue Saint-Honoré, et le porte religieusement, au milieu d'une foule silencieuse, jusqu'à la place des Victoires. Un tableau digne de l'antique. Puis il s'approche du poste de garde de la rue de la Banque et, au moment où l'on s'y attend le moins, vlan ! il lance le corps sur les soldats en faction. Ce garçon, on ne tarde pas à l'apprendre, est un ouvrier boucher ; malgré lui, il traite comme une dépouille de bête et profane la victime qu'il veut venger. Les actes, les comportements de ce genre, pleins de contradictions, d'équivoques, et souvent absurdes, font de la plus bourgeoise

de nos révolutions celle où il entre peut-être le plus de délire.

Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter aux gravures du temps, qui reproduisent des scènes des Trois Glorieuses souvent saisies sur le vif. Le médiocre talent des artistes auxquels nous les devons est une garantie de leur fidélité, de leur exactitude. Les Hippolyte Lecomte, les Victor Adam, les Achille-Louis Martinet n'avaient pas assez de fantaisie pour inventer certains déguisements des insurgés de 1830, pour les affubler, par exemple, de cottes de mailles ou pour les coiffer de morions. Louis Blanc, le meilleur historien des trois journées fameuses, apporte l'explication de ces accoutrements. A court d'armes, les insurgés des quartiers populaires sont allés piller le musée de l'Artillerie, alors situé à côté de l'église Saint-Thomas-d'Aquin. Ils y ont trouvé des armures de toutes les époques, des casques de tournois, des salades, des hallebardes, des pertuisanes et, parmi les pièces uniques qui y sont exposées, la hache d'arme de Philippe Auguste, la rondache de François I<sup>er</sup>, l'épée d'Henri IV, etc., reliques dont l'authenticité est loin d'être établie, mais qui, brandies sur les barricades, vont peut-être avoir un pouvoir magique. Voici les ouvriers du quartier Saint-Germain-des-Prés, qui étaient les mieux placés pour aller s'équiper au musée de l'Artillerie, bouleversant, sans y penser, l'histoire, en pointant la lance de Bayard, dans laquelle cinq siècles de chevalerie se résument, contre les malheureux soldats de Charles X.

Passé pour les armes : il faut bien se munir de quoi pouvoir se battre. Le déguisement, que rien n'impose, est, par contre, suspect. Pourquoi se mettre sur la tête un morion ou une salade, quand personne, et même pas les soldats de la ligne, ne porte de casque ? Lors de l'affaire de la rue de Rohan, près du Théâtre-Français, où les insurgés assiègent une maison des étages de laquelle un groupe de soldats isolés tirent, en désespérés, leurs dernières cartouches, quelques-uns des assaillants sont, des pieds à la tête, des ligueurs, des revenants de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est, dira-t-on, pour avoir une tournure militaire qu'ils se sont ainsi déguisés, car tout révolutionnaire est enclin à chercher une certaine légitimité dans un uniforme, mais n'est-ce pas aussi et surtout pour introduire dans la révolution un élément de comédie, de farce, et, par cette note inso-

lite, archaïque, donner une certaine irréalité — ou surréalité — à tout ce qui se passe alentour ? Le travestissement procure à celui qui y a recours un sentiment d'invincibilité et d'invulnérabilité ; on l'observe chez les guerriers des peuplades primitives qui, de surcroît, cherchent à effrayer l'adversaire par leurs oripeaux et leur maquillage ; on l'a observé, chez nous, au cours des dernières guerres, où les patrouilles de nuit, les corps francs adoptaient les tenues les plus fantaisistes.

Le besoin de désacralisation, qui n'est pas étranger à cette mascarade où les insurgés de 1830 revêtent des armures romaines et jouent avec les armes des anciens rois, désacralisation qui vise même la révolution qui est en train de s'accomplir, se manifeste, sous la forme la moins équivoque, dans le pillage de l'Archevêché, alors attendant à Notre-Dame. Rien, politiquement, ne le justifie, car on n'en a qu'à la Congrégation, aux Jésuites. Quand on n'en est même pas à crier : « Vive la République ! » comment crierait-on : « A bas les curés ! » ? Acte gratuit, donc ; on brise, on souille. Mais, là aussi, le goût du travestissement, libérateur plus que réellement sacrilège peut-être, se révèle : des insurgés endossent des vêtements sacerdotaux et viennent sur le quai danser la danse des ours. S'ils les voyaient, les fiers petits Polytechniciens qui dirigent la guérilla urbaine feraient, à n'en pas douter, tirer sur eux.

Mais il y a des faits plus révélateurs de l'inconscient populaire que ceux qui se déroulent, dans une sanglante chienlit, autour des barricades, ou, impunément, à l'Archevêché. Pour dégager les rues que tient l'émeute et où, le soir du 28, on continue de construire des barricades, alors qu'on en compte déjà plus d'une centaine dans Paris, le maréchal de Marmont, duc de Raguse, qui commande les forces militaires engagées dans la répression, fait charger un peu partout la cavalerie. Comment les insurgés peuvent-ils résister à ses assauts ? Elle sabre aveuglément sur son passage. On décide alors de monter dans les étages une partie des pavés qu'on arrache de la chaussée pour dresser les barricades, que complètent souvent des charrettes renversées, voire quelques-uns de ces omnibus à deux chevaux récemment mis en service, et de les lancer sur les cavaliers,

quand ils se présenteront. C'est la tactique de Roncevaux, à la mode parisienne.

Mais on manque bientôt de pavés et déjà, en bas, un nouvel escadron paraît, sabre au clair. Il faut se rabattre sur les objets les plus lourds que contient tout intérieur : la marmite de fonte, le gros escabeau mal équerri, le poêle de faïence (on est en juillet ; l'hiver est encore loin) puis, la fureur gagnant, le fauteuil Voltaire, la vieille commode vidée de ses tiroirs... Les gravures du temps ont abondamment montré, entre les deux rangées de façades bordant la rue Saint-Denis ou la rue Saint-Antoine, cette espèce de déménagement aérien, les casseroles, les pots, les bouteilles qui volent, au milieu de chaises, de buffets se retournant à demi dans l'espace, avec un peu du désarroi, à la fois tragique et grotesque, d'une personne corpulente qui tombe à la renverse. Lancer ainsi ses biens par la fenêtre, c'est jouer son va-tout, s'apprêter à se jeter soi-même dans le vide, avec l'espoir de désarçonner un cavalier de plus, au bout de cette chute, dont on sait qu'on ne se relèvera pas.

Chez ces habitants de la rue Saint-Denis ou de la rue Saint-Antoine, assez pauvres en général, le sacrifice des objets utilitaires, devenus familiers et auxquels souvent des souvenirs se rattachent, marque le point extrême du désespoir et de la colère. En même temps qu'une action défensive d'une assez grande efficacité, c'est comme une restitution rageuse du peu qu'on leur avait permis d'acquérir, biens dérisoires qu'ils déversent dans la rue, comme s'ils ne voulaient plus rien devoir désormais à cette société-là. Et c'est un peu aussi, sur toute la longueur de la rue, comme l'extension d'une scène de ménage tournant à la démence, les éclats du delirium tremens dans cent familles ouvrières à la fois, un cauchemar qui dote la poêle à frire, la chaufferette et le bidet portatif d'un dangereux pouvoir de lévitation.

En bas, les cavaliers tombent, le dos brisé par un corps de buffet ou le crâne fendu par un pavé qui a fait éclater le casque ; effrayés ou blessés, les chevaux se cabrent, s'enfuient au galop ; un officier, sans coiffure, se traîne sur les genoux, un bras levé, au milieu des débris de toutes sortes et des tessons de bouteilles. Qui devinera ce qu'il veut ? On relèvera 300 morts et 600 blessés appartenant aux

troupes royales, chiffres que certains historiens, en l'absence de tout bilan officiel, n'hésitent pas à multiplier par deux ou par trois. Les écarts d'évaluation ne sont pas moindres, en ce qui concerne les pertes dans les rangs des insurgés. 800 morts, disent les uns ; 2 000, affirment les autres. On s'accorde à peu près sur le nombre des blessés, qui s'établirait autour de 6 000.

Tandis que cette défenestration gigantesque se poursuit, anéantissant ou mettant en déroute les troupes montées, les insurgés s'emparent du Louvre, sans beaucoup de difficultés. Les combats d'approche n'ont pas été assez violents pour que la foule ait dû se tenir éloignée du groupe des assaillants. Elle est dans le palais, dès que ses portes cèdent. C'est le 10 août 1792 qui recommence, et les élèves de Polytechnique, qui sont entrés parmi les premiers dans le Louvre, l'épée au poing, n'y peuvent rien. Tout au plus parviennent-ils à détourner les fusils de certains insurgés qui couchaient en joue les portraits de rois, de cardinaux ou de grands ministres de l'histoire. Mais déjà l'excitation décroît. On défile devant le trône, et chacun s'y assoit à son tour. Finalement, on y installe le cadavre d'un insurgé, qu'on a monté de la rue. Il est sale, mal habillé ; sa tête et ses bras pendent. Au soir de cette révolution, ce mort, c'est l'image dérisoire de la souveraineté du peuple.

La révolution a pris fin depuis deux jours déjà, quand le jeune Gérard Labrunie regagne le domicile de son père, rue Saint-Martin, où il continue d'être hébergé, dans les intervalles de ses absences, qui se font de plus en plus fréquentes et plus longues. Celle-ci ne l'a pas seulement éloigné de ce quartier, où il est né, il y a vingt-deux ans, elle l'a soustrait à la vie quotidienne, à ses images familières, et l'a dépaysé, lui, Parisien, au cœur même de la capitale. En quelques heures, l'insurrection en avait fait une autre ville ; des barricades la cloisonnaient, y supprimaient les perspectives, transformaient les rues en culs-de-sac, les places en camps retranchés, et les flux et reflux de l'émeute, qui portaient Gérard d'un point à un autre, au milieu d'une foule hors d'haleine, avaient achevé de le désorienter, en lui faisant découvrir, soudain métamor-

phosés, transfigurés, comme dans les rêves, les lieux où, la veille encore, il se promenait.

Depuis deux jours, tout se remet en place avec une rapidité presque suspecte. Personne n'aurait imaginé que la ville de Paris eût tant de paveurs en réserve. Ils sont au travail partout, du Palais-Royal à la Bastille, en remontant jusqu'au boulevard, secteur où s'est déroulé l'essentiel de la lutte. On entend le martèlement sourd de leurs demoiselles, qu'ils manient avec énergie, malgré la chaleur de cette fin d'après-midi, comme s'ils s'acharnaient à tasser le sol, afin que n'en puisse jamais ressortir ce qu'ils semblent y avoir enterré.

Ce bruit régulier s'identifie facilement aux battements du sang dans les tempes, pour quelqu'un qui, comme Gérard, n'a pas dormi depuis quatre ou cinq jours. Ou si peu. Il s'est, à plusieurs reprises, retrouvé couché dans des allées d'immeubles à porte cochère où des hommes passaient sans cesse, en laissant traîner la crosse de leurs fusils sur le pavement ; à d'autres moments, il se réveillait, assis par terre, dans le coin d'une salle de café surpeuplée où des blessés geignaient. Mais avait-il dormi ? Au cours d'une insurrection, comme à la guerre, on vole du sommeil par bribes ; il s'intercale, au hasard des pauses, dans l'action, et s'en distingue d'autant moins que celle-ci, dans le vacarme, les lueurs d'incendie et les phantasmes de la peur, a souvent un caractère irréel. Ne sachant pas tirer, Gérard n'a pas fait le coup de feu ; il travaillait à la construction des barricades, transportait des munitions, aidait à évacuer les blessés ou les morts... Au début, il se trouvait en compagnie de plusieurs de ses amis ; il les a perdus par la suite, en a retrouvé quelques-uns, il y a un moment à peine, devant l'Hôtel de Ville où Louis-Philippe d'Orléans vient de recevoir des mains de La Fayette la lieutenance générale du royaume, en attendant la couronne, qui ne tardera pas, et il a pu apprendre d'eux que tous les autres étaient vivants.

Il s'en rend compte maintenant : il aurait été absurde qu'ils eussent été tués dans cette affaire ; ce sont tous des artistes, des écrivains, pas encore reconnus sans doute, mais assurés d'un destin. Ils portent la liberté en eux-mêmes, dans leur pouvoir créateur, et

celle qu'on peut octroyer à la collectivité n'en est jamais, à leurs yeux, que le complément occasionnel. Les siècles d'absolutisme que la France a vécus n'ont pas empêché l'essor de la pensée et de l'art, et la tyrannie morale exercée par l'Eglise, en les obligeant à emprunter des voies détournées, en a quelquefois rendu l'expression plus profonde. Les romantiques considèrent que la liberté est inhérente aux œuvres de l'esprit, et que celles-ci, sous leurs dehors divers et souvent déroutants, en sont comme le réceptacle inviolable.

Aussi, les poètes, les artistes, vrais gardiens de la flamme, estiment-ils pouvoir se dispenser de toute participation directe aux mouvements révolutionnaires, convaincus qu'ils sont de préserver dans leurs activités solitaires l'essence même de ce que ces mouvements visent à établir ou à restaurer. En dictant, pendant les Trois Glorieuses, dans un hôtel de la rue de Richelieu d'où montaient les cris contre Polignac, mêlés au bruit des vitres qu'on brisait chez l'armurier Lepage, son roman *Le Rouge et le Noir*, dont on ne peut pas dire qu'il est directement politique, Stendhal a sans doute davantage servi la cause de la liberté que les Vaneau et autres Durocher alias Arcole, en se faisant cribler de balles.

Les jeunes écrivains et les jeunes artistes qui, le 27 juillet, ont pris part à la lutte armée, aux côtés des étudiants et des journalistes, leurs alliés naturels, n'ont fait que céder, en général, à un besoin d'action héroïque que, depuis quinze ans, la Restauration, en le condamnant implicitement en tant que séquelle morale du bonapartisme, semble s'être ingéniée à développer. Napoléon a donné aux Français le sentiment qu'ils faisaient l'histoire, laquelle, dans l'esprit du public, n'existe qu'à l'état d'épopée. Leurs enfants ne se consolent pas d'avoir été privés par les Bourbons de la chance d'aller mourir sur un champ de bataille, sort dont les survivants de la Grande Armée, tel le père de Gérard, ne cessent de leur vanter la grandeur, bien qu'ils soient assez mal placés pour le faire, puisqu'ils y ont échappé.

Gérard, qui écrit des vers, comme tous ceux qui se destinent à la littérature, en ce temps, et même les autres (l'inculpé d'un procès politique insistera, mais en vain, pour obtenir le droit de se défen-

dre en alexandrins ; le célèbre assassin Lacenaire rimera jusqu'au pied de l'échafaud), a chanté sur sa lyre, comme on dit alors, l'empereur défunt. Mais il n'en est plus là. Depuis, il a donné la première traduction en français du *Faust* de Goethe, et, engagé dans l'étude du romantisme allemand, par ce que cette œuvre, qui emprunte beaucoup au fantastique, en annonce, il préfère désormais la fréquentation des Esprits à celle des grandes ombres de l'histoire, même quand l'une d'elles s'appelle Napoléon.

Les Esprits étaient bien de la partie, lui semble-t-il, dans les événements qui viennent de se dérouler dans la capitale. Cette révolution, par sa soudaineté — il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais d'aussi improvisée — tenait du rêve. Rien plus qu'une ville n'offre l'image de l'ordre quotidien : la rue est de tous les jours, comme nos devoirs ; il y a de la gravité dans les façades, et pas seulement dans celles des quartiers bourgeois... Qu'une foule surgisse, hurlant et brisant tout sur son passage, et c'est le miracle et l'horreur de l'irréalité. Il fallait cela pour que Gérard, tête peu politique, allât se mêler aux insurgés.

Mais déjà le monde d'avant a repris sa place, dans la lumière d'été trop vive et dans ce martèlement obsédant venu des rues qu'on se hâte de repaver. Tous les boutiquiers du quartier situé entre les Halles et le marché du Temple, partie la plus importante et restée la plus homogène de ce Paris ancien où Gérard, à chaque pas, n'a pas de peine à s'inventer des existences antérieures nombreuses, ont enlevé les volets de leurs devantures et se frottent les mains, debout sur le seuil de leur magasin, comme au lendemain d'une période de vacances, quand on reprend le collier avec entrain. C'est la rentrée ; c'est même le début d'une ère nouvelle, ils le sentent confusément et ne se trompent pas : les Trois Glorieuses ouvrent une des plus belles époques que connaîtra jamais le commerce.

Si Gérard est, par l'esprit, parfaitement étranger à celui-ci, il est loin de l'être par ses origines. Son grand-père maternel est marchand linge, rue Coquillière ; un cousin, Alexandre Labrunie, vend des draps, lui aussi, rue Montmartre ; un autre parent, Dublanc, tient une pharmacie dans la rue Saint-Martin ; son fils a ouvert une officine et une parfumerie, rue du Temple... Ces rela-

tions, de plain-pied sur la rue, qui amènent le père de Gérard et Gérard lui-même à donner, en passant devant telle devanture, deux petits coups du bout des doigts contre la vitre, afin de saluer de la main la personne qui, à l'intérieur de la boutique, ne va pas manquer de relever la tête, agrémentent leur vie de Parisiens d'une familiarité villageoise.

Pour d'autres raisons, en premier lieu à cause de la promiscuité créée par l'étroitesse des rues, qui y limite la circulation des voitures et favorise une vie « entre soi », cette familiarité liait, il n'y a pas très longtemps encore, tous les habitants du quartier, gens de petite condition pour la plupart. Mais la prospérité croissante du boulevard, qui, au nord, marque, le soir, d'une quadruple ligne de lumière la frontière du Paris ancien, rejetant dans l'obscurité les faubourgs qui égrènent leurs maisons de plus en plus basses vers les barrières, est en train de la faire disparaître. Le personnel des grands cafés et des grands restaurants du boulevard, celui des nombreuses salles de spectacle qui y voisinent : le Gymnase, la Porte-Saint-Martin, l'Ambigu-Comique, la Gaieté, les Funambules, etc., est venu loger dans le quartier, afin d'être à proximité de son lieu de travail, les omnibus étant encore rares et les places y coûtant assez cher. C'est là une population remuante, plutôt jeune et qui, par sa liberté d'allure, son cynisme, sa gouaille, est en train de lancer le « genre parisien », encore à peu près inexistant avant 1830, la capitale étant restée jusque-là, dans sa plus grande partie, un agglomérat de gros bourgs — les quartiers —, où l'on voyait des femmes en bonnet devant leur porte. La multiplication des établissements publics, des agences et officines de mille sortes, et le développement de ce secteur de l'activité que les économistes appellent les « services » ont fait apparaître une foule de gens inclassables à première vue, donnant dans le chic bon marché, et dont le signe commun est cette mobilité du regard qui révèle l'attente de l'occasion, de la chance.

Cela va de la caissière de café, une coquette toujours un peu menacée par l'embonpoint, voire du simple garçon de restaurant, à la figurante de théâtre et à la marchande à la toilette, en passant par le musicien d'orchestre de brasserie, le vendeur de plaintes

— ou, selon l'heure, de contremarques —, le placier en bijoux en toc, le courtier en petites annonces, cette population disparate, mais uniforme dans ses mœurs, trouvant, si l'on peut dire, son élite avec les auteurs dramatiques débutants, les marchands d'arguments de vaudevilles, qui ont leur Bourse dans un café proche du boulevard, les acteurs et les actrices, les correspondants dramatiques, nom que portent les imprésarios, les journalistes de « feuilles de chou », en quête d'anecdotes, de ragots...

A la misère traditionnelle, mais plutôt résignée, de la plupart des habitants de ce vieux quartier, cette population nouvelle a superposé l'impécuniosité bravache, entrecoupée, les jours d'aubaine, de prodigalités tapageuses, qu'on commence à appeler la vie de bohème. De fausses élégances — redingotes à l'anglaise de mauvais drap trop pincées à la taille, breloques de métal doré — montent et descendent jour et nuit les escaliers étroits des maisons de la rue du Vert-Bois ou de la rue des Gravilliers, accompagnant ou croisant des élégances défraîchies — robes de gros de Naples à volants de taffetas — qui achèvent de froisser leurs énormes manches à gigot contre les murs écaillés.

Dans la partie de la rue Saint-Martin voisine de Saint-Merri, où le père de Gérard demeure (le dégagement du plateau Beaubourg a entraîné la démolition des maisons à cet endroit, du côté des numéros pairs), la population nouvelle que la transformation des habitudes de vie a fait surgir dans certains des vieux quartiers de la capitale est moins nombreuse qu'à proximité du boulevard. Le passé y parle davantage, monuments et vestiges historiques y abondent. Mais Gérard n'est pas instruit de tout ce qui pourrait guider ou relancer sa rêverie. Ainsi, il ignorera toute sa vie que la maison où il est né, au 96 de la rue Saint-Martin, qui deviendra plus tard le 168, s'élève sur l'emplacement d'une chapelle démolie pendant la Révolution, Saint-Julien-des-Ménétriers. Construite au Moyen Âge, elle était contiguë à un hospice servant de foyer, de refuge aux ménestrels (ou ménétriers) de passage à Paris. S'il le savait, Gérard, qui croit aux signes, ne manquerait pas de se sentir placé sous la tutelle de ces poètes musiciens ambulants, le plus souvent faméliques, qui l'ont précédé sur le lieu même de sa naissance, le vouant,

il ne va pas tarder à le découvrir, à une existence assez semblable à la leur.

Il sait parfaitement par contre à quel passé se relie la tour Saint-Jacques, qu'il aperçoit, à main gauche, des fenêtres de l'appartement de son père. Le renom de Nicolas Flamel a subsisté dans ce quartier, encore plus qu'ailleurs, y prenant les dimensions de la légende. Soupçonné de devoir sa considérable fortune à l'alchimie, donc à des pratiques démoniaques, Nicolas Flamel, homme d'affaires simplement habile ou usurier clandestin, multipliait les pieuses œuvres, afin de s'innocenter. Il paya notamment un portail de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, qu'on était en train de construire dans le voisinage de sa maison.

C'était apposer le sceau du diable sur le sanctuaire, mais cela n'aurait pas suffi à donner à la tour Saint-Jacques, unique vestige de l'édifice religieux démoli en 1797, un caractère insolite, si sa présence même, sans justification apparente au cœur de la capitale, n'y avait concouru. Les tours isolées, les colonnes, les obélisques dressés au milieu d'un espace nu, intriguent, paraissent chargés d'une signification mystérieuse. Les mâts totémiques des anciennes civilisations trouvaient là la raison de leur existence. Aussi, les figures sculptées qui couronnent la tour Saint-Jacques ont-elles acquis un pouvoir énigmatique qu'elles ne possédaient pas quand elles faisaient partie de l'ensemble iconographique de l'église. Elles appellent les superstitions, et les oiseaux de passage. Tournés vers les quatre points de l'horizon, le lion, l'aigle, le boeuf, symboles des Évangélistes, qui, avec les dragons des gargouilles, garnissent le sommet de la tour, deviennent les images d'on ne sait quel bestiaire païen.

Mais c'est par l'ombre qu'elle projette que la tour est le plus présente. Aucune construction élevée ne l'entoure encore et n'empêche le soleil de la frapper tout au long de sa course. La grande ombre, un peu dentelée à son extrémité et sur ses bords, à cause des sculptures nombreuses que porte le monument, tourne sur le quartier, s'allongeant ou se rétractant, selon l'heure, pointant vers l'endroit tout proche où Gérard est né, et allant jusqu'à toucher celui où, dans vingt-cinq ans, il viendra se pendre.



PIERRE GASCAR

Gérard de Nerval  
et son temps

On s'accorde à voir dans Gérard de Nerval la plus grande figure du romantisme français, le seul véritable explorateur du rêve que notre littérature ait compté. Chez lui, la folie, cessant de mériter tout à fait son nom, devient un dépassement ou une sublimation du réel, un moyen d'échapper à une vie que l'époque, celle de Louis-Philippe, tend à enfermer dans le matérialisme et le conformisme bourgeois.

On a trop souvent isolé Nerval du milieu dans lequel son métier de journaliste, d'écrivain et d'homme de théâtre l'a placé et où la pression de la classe sociale régnante s'exerce insidieusement, y rencontrant en général peu de résistance. Animé d'un esprit de refus, mais moralement trop faible pour donner dans la révolte ouverte (nous sommes à la veille de 1848), Nerval substitue au choix politique la fuite dans le rêve, à laquelle sa constitution psychologique le porte depuis son enfance. Recours qu'il ne dédaigne pas non plus dans ses affaires de cœur dont, à l'heure des difficultés, il sait s'évader en franchissant, comme il le dit, « les portes d'ivoire et de corne qui nous séparent du monde invisible ».

Pour montrer l'ampleur de cette aventure intérieure, il convenait de rappeler les réalités auxquelles, au cours de cette période de mutation que la France traverse, entre 1830 et 1855, Nerval se heurte. Pour donner l'exacte mesure du rêve, il fallait en regard recréer la vie.

*nrf*

